La nature dans la poésie de Victor Hugo.

Conférence donnée à l'assemblée de Viandon, le 21 septembre 1902,
par **René Engelmann.**

Messieurs,

Le sentiment de la nature, dans sa forme courante, c.-à-d. l'admiration et l'émotion en présence de ses manifestations les plus éclatantes, est une particularité de notre époque. Des deux éléments qui le constituent, l'élément pittoresque et l'élément moral, le premier, pendant longtemps, n'a pas trouvé d'expression dans la poésie. Pour la société du temps de Louis XIV, la nature, c'était le parc de Versailles avec ses avenues régulières, ou tout au plus la monotonie d'une campagne sans caractère qui reposât l'esprit et favorisât la méditation, comme pour les contemporains de Voltaire et de Watteau, ce sera le Trianon et Sans-Souci, le décor gracieux d'un théâtre, où l'on joue la pastorale de l'amour galant. Le premier qui dévoila à la France le charme des formes en elles-mêmes fut J.-J. Rousseau. Réveillé par lui, le goût du pittoresque a trouvé dans Victor Hugo, à travers la prose de Bernardin de St-Pierre et de Châteaubriand, un poète admirablement prédisposé à reproduire par l'étendue de ses facultés expressives, l'immense variété des spectacles naturels.

Depuis sa plus tendre enfance, V. Hugo avait emmagasiné toute une provision de sensations pittoresques. Il avait vogué sur les flots de la Méditerranée; il avait traversé la sérénité des paysages italiens et la solitude farouche des sierras espagnoles. De ces courses à travers l'Europe est sortie la poésie merveilleuse des Orientales. Quoiqu'il n'ait jamais mis le pied dans les contrées qu'il décrit, ses vers, saturés de couleur locale, nous donnent l'illusion parfaite de la réalité; parce que, vus ou plutôt devinés à travers les ressouvenirs du jeune âge, ces paysages perdent l'attirail des détails secondaires et ressuscitent devant les yeux du poète avec la vigueur lumineuse d'un relief, comme les contours d'un palais tracés dans la nuit par le scintillement d'une illumination.

Après ces voyages, la mère de V. Hugo se fixa dans un vieux couvent des Feuillentines à Paris, où les enfants faisaient l'école buissonnière dans un immense jardin. C'est là que sa passion pour la nature s'est affinée en devenant plus intime, et qu'avec l'amour du plein air s'est développée

sa haine violente pour la poussière des bibliothèques et ce qu'il appelle la fausse science des pédants.

Les excursions qu'il fit plus tard dans les Alpes, les Pyrénées, en Angleterre, en Belgique, chez nous, enrichirent sa mémoire d'une foule d'impressions nouvelles. Les bords du Rhin l'enthousiasmaient. Depuis les années de l'exil la mer obsédait son imagination. Elle avait pénétré son âme au point de la façonner à sa taille; c'est elle qui mugit dans les imprécations qu'il lance à la face de Napoléon III. Car au lieu des horizons bleus de la Méditerranée c'étaient les profils grimaçants des récifs normands qui se dressaient devant lui, battus par la tempête; et la voix du poète était devenue âpre et forte comme la senteur que la mer exhale dans le bouillonnement de sa colère.

Vous voyez, Messieurs, que rien, dans le domaine des spectacles naturels n'est resté inexploré par ce grand chasseur de jouissances pittoresques; nous comprenons par là non seulement la satisfaction de curiosité purement physique qui résulte d'un arrangement frappant des formes extérieures, mais l'impression de tristesse, de joie, de majesté, de grâce, etc. qui se dégage de l'ensemble de ces formes. V. Hugo a tracé, avec une finesse inimitable, de ces petits tableaux d'une touche si légère et d'un effet si intense; je ne vous cite que les quelques lignes suivantes, intitulées : Nivôse.

Grêle et vent. La ramée
Tord ses bras rabougris,
Là-bas fuit la fumée,
Blanche sur le ciel gris.

Une pâle dorure
Jaunit les coteaux froids,
Le trou de ma serrure,
Me souffle sur les doigts.

On voit le paysage, et on sent le froid.

Ses procédés habituels en vue de communiquer ses sensations au lecteur, sont l'antithèse et la comparaison. Il croit mieux faire ressortir la lumière, en mettant l'ombre à côté; il rehausse ce qui est essentiel et relègue le reste dans le fond. Son imagination lui fait voir des fantômes dans les phénomènes les plus ordinaires. En contemplant les nuages colorés par le coucher du soleil, il aperçoit des chaumières, des lacs, „les tours de quelque Babel démesurée“, jusqu'à des crocodiles; et par la perfection de son art il nous en-

traîne dans les mêmes hallucinations. Celui qui a vu vers le soir la colline du château de Vianden avec les montagnes avoisinantes, se détachant en silhouette noire sur le gris foncé du ciel, n'aura pas de peine à comprendre la prédilection de V. Hugo pour ces rochers abrupts qui prennent à l'heure du crépuscule les formes mystérieuses et tourmentées dont la vision hante son esprit.

L'élément pittoresque fait donc chez lui le fond du sentiment de la nature; il fait en même temps l'originalité de l'écrivain. Mais comment serait-il possible qu'en approfondissant ses sensations, le poète, qui a si bien réussi à analyser la douleur ou à saisir l'état d'âme d'une civilisation éteinte, n'eût pas eu conscience de l'influence que la contemplation de l'univers exerce sur le moral de l'homme?

En effet, il a donné une expression émouvante aux idées générales qui reviennent dans la littérature de tous les peuples. Comme Gœthe il a senti son cœur s'apaiser en face du grand Tout, au sein duquel on vient et l'on s'en va, sans qu'il soit affecté dans son immuable unité; comme Lamartine il a admiré la sereine impassibilité de la nature qui met une certaine coquetterie à faire pousser les plus belles fleurs sur les tombeaux. La vue de la voûte étoilée lui donne ce frisson de terreur, dont parle Pascal; aussi hardi que lui, il s'élance dans les espaces, et porté sur les ailes d'une fantaisie éthérée, il s'aventure jusque dans les régions inconnues de l'au-delà.

Il nous reste à savoir, si V. Hugo est parvenu à une conception harmonieuse de la nature, en d'autres termes, si, en raisonnant ses sensations et ses sentiments, il les a élevés à la hauteur d'un système. On ne saurait l'affirmer. Et la raison, il faut la chercher dans son tempérament lyrique. L'examen de son crâne a conduit le docteur Papillaut à la formule biologique suivante: „Cerveau à peu près moyen, chez lequel les représentations organiques et appétitives sont prépondérantes, servi par un tempérament extrêmement vigoureux." La légende du front génial, universellement répandue, provient beaucoup de l'attitude inclinée de la tête que le poète aimait à prendre devant l'appareil du photographe. Les facultés intellectuelles n'étaient pas développées à l'égal des facultés imaginatives. Aussi ses essais de philosophie de la nature n'aboutissent-ils qu'à des chapitres sur l'architecture des rochers ou la psychologie de la tempête, sans autre valeur que le charme d'une langue de la plus belle envolée lyrique.

Messieurs,

Victor Hugo n'a pas donné au monde une théorie des couleurs comme Gœthe. Mais il a popularisé l'amour de la nature, cet enthousiasme teinté d'un peu de sentimentalité qui est peut-être la marque des naturalistes d'aujourd'hui, par opposition à leurs collègues des autres siècles. Et voilà pourquoi il est juste que la *Société des naturalistes luxembourgeois* prenne part à l'hommage que l'humanité entière lui a rendu à l'occasion de son centenaire. Elle a fait preuve de délicatesse en s'acquittant de cette dette d'honneur dans l'enceinte de notre petite ville que le poète a tant patronisée et qui a perpetué le souvenir de son séjour en plantant un chêne, le symbole qui caractérise le mieux sa poésie de la nature: comme lui, elle est puissante, comme lui, elle est touffue; et de même qu'il reçoit dans sa couronne hospitalière tout ce qui remue dans la forêt, elle absorbe avec amour les multiples reflets qui lui viennent de la variété infinie des choses.



Vortrag

gehalten auf der Wanderversammlung in Vianden, am 21. September 1902.

„Die Frauen und die Blumen,"

Die Aushängeschilder in der Pflanzenwelt,

und die

Toilettebedürfnisse unserer Damen.

Humoristisch-biologische Plauderei von Victor v. Ziegler.

Wenn alljährig die Sonne über den Aequator steigt, und in ihrer Schraubenlinie um die Erde sich weiter aufwärts bewegt, nach dem Wendekreis des Krebses hin, dann beginnt ein sonderbares „Sich regen und bewegen" in der ganzen Natur. Ueberall wird gespült, gewaschen und gescheuert, um die letzten Flecken, welche der Winter zurückgelassen, zu entfernen. Die Wiesen und Felder überziehen sich mit neuem Grün, die Bäume und Sträucher legen ihren schönsten Blätterschmuck an. Das Häs'chen hinter der Hecke macht Toilette, und das Vöglein auf dem Baume putzt unablässig sein schönes Federkleid und übt sich im Singen, damit es eine schöne Figur mache in der grossen Zeit, welche bald hereinbrechen wird. Wir stehen nämlich eben vor der grössten